

Un autre porno est possible

Author : marta-luceno-moreno

Date : 28 novembre 2013

Barcelone, début des années 2000. Nombre de lieux culturels commencent à s'ouvrir aux pratiques queer, «transpédégouine» et aux identités non-normatives. Des collectifs post-porno fleurissent. Nous sommes allés à la rencontre de quelques-unes des figures qui construisent cette scène en l'animant.

Ces collectifs naissent d'une envie, voire d'un besoin des activistes de remettre en question la représentation de la sexualité dans le porno mainstream en apportant une vision féministe, non-normative et non-catégorisante des relations sexuelles. *« Toutes les représentations partent d'une vision de la question, la vision du porno mainstream qui est une vision capitaliste, une vision pour conditionner la sexualité des personnes... le porno est instrumentalisé. Je ne suis pas contre mais il répand des représentations qui ne représentent pourtant pas la grande majorité, ni dans les pratiques ni dans les corps »,* se révolte Diana Torres, pornoterroriste. *« On s'est rendu compte que le porno mainstream perpétue certains stéréotypes de sexe et de genre, et aussi des rôles qui renforcent le système patriarcal. Le porno nous dit ce qu'est le sexe et ce qui ne l'est pas, comment il faut baiser, avec quels types de corps (lesquels sont beaux) et quels objets »,* récrimine le collectif Post-op.



La solution pour contrecarrer ces représentations : créer son propre porno, dans lequel un plus large éventail de pratiques et de corps sont abordés sans préjugés, sans stéréotypes ni complexes et avec grande liberté. « *Ré-appropriation des armes du maître pour détruire son pouvoir* » (Diana Torres). Le post-porno fait son apparition aussi des « *envies de casser l'opposition entre le public et le privé, le normal et l'anormal* » affirme Cecilia de Quimera Rosa, « *de dynamiter les frontières entre sain/malade, vieux/jeune, beau/moche... rompre avec les frontières imposées par le trinôme "genre, corps et sexe"* », ajoute Diana Torres, « *mais aussi de voir la sexualité autrement que comme un produit de consommation privé* », précise Jann, l'autre composant de Quimera Rosa.

La création de ces collectifs permet la propagation virale de leurs pratiques qui sortent ainsi de leur milieu pour commencer à toucher un public plus large. « *Après le Marathon post-porno organisé par Beatriz Preciado au Macba de Barcelone on s'est rendu compte du besoin d'amener ces interrogations sur la sexualité, les identités et les pratiques subversives hors de l'entourage dans lequel on évoluait. On était toujours les mêmes et on n'atteignait pas les personnes qui n'allaient ni dans les musées ni dans les squats ni à des rencontres autogérées* », déclarent Majo et Elena Urko composants actuels de Post-op.

À la même époque, d'autres activistes – comme Maria Llopis, bad girls who likes porno et un peu plus tard Quimera Rosa – commençaient aussi à ouvrir leurs actions à un autre type de public. Des rencontres ont lieu en Espagne (le Marathon Post-porno ou la Muestra Marrana) et ailleurs en Europe. Elles signifient des points d'inflexion pour les post-pornistes : elles ouvrent la voie à des collectifs, mais permettent aussi la diffusion de leur travail au-delà du milieu alternatif. « *Suite au Post Porn Politics Symposium de 2004 organisé par Tim Stüttgen qui a réuni Annis Sprinkel et d'autres figures du post-porno, la presse commence à s'intéresser à notre travail, à ce qu'on fait et pourquoi on le fait* », affirme Maria Llopis, figure incontournable du post-porno barcelonais.

Durant quelques années, Barcelone accueille une meute d'activistes prêts à utiliser le post-porno comme un outil de construction et de création de la sexualité, comme un moyen de réinventer sa propre sexualité et de la rendre publique. Tous partagent un fond commun qui les met en mouvement : « *nous croyons que notre base à tous est une base politique, c'est-à-dire le post-porno c'est quelque chose de politique en soi car c'est le produit d'un regard critique à l'égard de la pornographie dominante* », affirme Post-op. Collectifs et activistes variés choisissent des voies, des interprétations et même des ressources diverses pour mettre en question non seulement la pornographie mais aussi pour s'attaquer à une série de thématiques qui gravitent tout autour du corps, du genre, de l'éducation sexuelle... Le post-porno est loin de constituer un mouvement homogène et la façon dont les activistes se l'approprient diverge et évolue au fil des années de travail et de lutte.

Post-op, pornortopedia

C'est dans cette galaxie que gravite le collectif Post-op. Il voit le jour en 2003 suite à une orgie durant laquelle ses composants se sont questionnés sur la possibilité d'ouvrir le débat sur la sexualité au public en général. « *Au début ce qu'on voulait c'était toucher l'espace public et c'est ainsi qu'on a commencé comme groupe de performers* », expliquent Majo et Elena Urko. À ses débuts, le groupe se constitue de Joan Pujol, Desire Rodrigo, ainsi que de plusieurs

membres intermittents. Aujourd'hui, il fonctionne avec un duo formé de Majo et Elena Urko, même s'ils travaillent en collaboration avec d'autres personnes. En dix années d'activités, le collectif a fourni un travail très important qui va de performances dans des fêtes, squats ou musées en passant par des espaces de jeux sexuels dans des raves ou des journées pendant lesquelles les membres du « *public sont invités à jouer entre eux, ou avec nous, en proposant des pratiques sexuelles peu usuelles, à ceux qui sont intéressés* », précise Post-op. « *Nous proposons des ateliers de post-porno en général, mais aussi des ateliers spécifiques de pratiques bdsm¹, coupes, chaînes, aiguilles ainsi que des ateliers d'ecosex² et d'urbasex³. Ça nous intéresse de sexualiser notre relation avec la nature comme avec les oeuvres, le mobilier urbain, la ville en soi* », ajoute Post-op. La finalité de leur travail est d'élargir l'imaginaire sexuel en visualisant des corps qui se démarquent des dichotomies de sexe, de genre et de normalité corporelle : « *nous faisons des ateliers pensés pour des corps avec des diversités fonctionnelles* », ajoute Post-op. Leur dernier projet a été développé dans ce même esprit. Pornortopedia est né après leur participation au documentaire Yes We Fuck. « *Pendant cette collaboration nous nous sommes rendu compte du manque de sextoys pensés pour tous, et avec ce "tous" je fais précisément référence aux personnes avec d'autres corporalités, mobilités et sensibilités. Dans ce projet nous pensons et créons des sextoys, prothèses et orthopédies pensés pour tous. On s'est rendu compte que ces corporalités non-standards génèrent d'autres types de pratiques sexuelles qui enrichissent l'imaginaire collectif* », conclut Post-op.

Maria Llopis : Maternités subversives

Maria Llopis, autre figure du mouvement, débarque à Barcelone après un passage par Liège et un détour par l'Allemagne. Dans la capitale de la Catalogne, un concours de circonstances l'amène vers le monde du post-porno. Dans un premier temps, elle « *s'intéresse au porno d'un point de vue féministe* ». Et puis, la situation évolue, Maria Llopis commence à ressentir le besoin de faire quelque chose avec le porno. Elle va entrer dans l'univers du post-porno pour toucher des thématiques aussi différentes que l'orgasme et la violence, la sexualité des seniors ou le sexe en ligne.

Elle a notamment développé une expérience intéressante avec Chatroulette⁴ : « *j'ai été très surprise par le traitement reçu de la part des personnes que je rencontrais via le net. Ils ne croyaient pas que j'étais une femme car j'avais une sexualité très ouverte, pourtant ils me voyaient toute nue ! Ils assimilaient une attitude déterminée avec le rôle masculin* », s'étonne Maria Llopis. Avec ce type d'actions elle cherche à jouer avec les corps, à expérimenter et parfois même à transformer l'audience en acteurs porno pour fouiner dans les réactions, le choix des rôles, les associations, ...

Depuis quelques temps la postporniste a commencé à travailler sur d'autres questions, plus axées sur la maternité car, « *je suis en cloque* », affirme-t-elle avec un grand sourire et montrant son ventre bien débordant. « *C'est difficile travailler dans le féminisme quand on est enceinte ou mère, c'est comme si on te mettait un peu de côté* ». Malgré cela elle a continué à évoluer dans le milieu mais différemment, plus axé sur les théories queers. « *Je travaille notamment sur la grossesse transsexuelle, la sexualité pendant la grossesse et l'allaitement ainsi que sur l'accouchement orgasmique ! La grossesse, l'accouchement et l'élevage sont des stades sexuels. Le fait de les nier suppose une perte de notre potentiel sexuel. La gynécologie actuelle et la société dans laquelle nous vivons nie la sexualité de la femme, la réduit au coït à finalité de reproduction, quand elle tombe enceinte on considère que sa sexualité n'est plus, ni pertinente, ni importante* », proteste-t-elle.

Diana J. Torres : Pornoterrorisme

Diana J. Torres se considère comme une privilégiée parce que née « *d'un père et d'une mère avec un esprit libre, sans contamination religieuse, et qui prônaient la liberté du corps* ». Elle a été éduquée comme un « être libre ». « *Ma famille est le germe de tout ce que je fais maintenant* », se réjouit Diana Torres. Elle commence dans le monde du porno avec la création du groupe gore-porno-trash Shock Value en compagnie de Pablo Raijenstein à Madrid. Son déménagement à Barcelone et les rencontres avec Bad Girls Who like Porno, Mario Llopis et Agueda provoqueront son intégration au mouvement post-porno local.

Son travail, avec une base artistique, va évoluer dans ce milieu. Elle utilise la performance, la poésie, la vidéo ou la pornographie. Son approche est féministe mais pour elle « *le féminisme n'est pas une chose d'hommes ni de femmes, il faut se dépouiller des genres* ». De la même façon, elle considère le féminisme comme une lutte de la rue et non pas comme un problème académique : « *la révolution, ce ne sont pas les académiciens qui vont la faire, ni les artistes, je viens de la lutte de base. Je veux traduire les idées développées par des académiciens pour ceux à qui cela peut être utile, les leur rendre compréhensibles pour qu'ils aient une vie meilleure, pour qu'ils aient un orgasme chaque nuit, pour qu'ils soient bien avec eux-même !* »

Ses performances sont saupoudrées d'éléments artistiques et de revendications politiques, notamment en ce qui concerne l'éjaculation féminine : « *l'éjaculation féminine est un acte politique contre la manipulation du corps des femmes, contre la répression de nos corps et contre la vision de la femme qui veut que, pour nous, tout se passe à l'intérieur, que ce soit implosif et lié aux émotions. Il faut contredire tout ce qui a été dit parce que c'est faux !* »

D'ailleurs, le concept politico-artistique « pornoterrorisme » créé par Diana Torres est « *le bras armé du porno, c'est une réponse légitime face au manque de dialogue, face à l'absence de négociation, quant à l'ingérence de l'État, de la religion et la médecine dans la sexualité de la femme. C'est un*

cumul de réponses violentes, non diplomatiques, à ce qui nous est imposé avec deux objectifs : atteindre l'organe oppresseur et réveiller l'organe opprimé », conclut la pornoterroriste.

Quimera Rosa : Cyborg

Yann, un Français, et Ce, une Argentine, forment Quimera Rosa, un collectif post-porno né à Barcelone aux alentours de 2008. « *Quimera surgit dans un contexte de collaborations avec Post-op, Diana Torres... autour de la question de genre* », explique Ce. Leurs intérêts se développent autour de la construction et de la dé-construction de l'identité et du genre.

Leur outil par excellence reste la performance, cela « *permet une mise en public et s'avère l'outil le plus approprié, plus que la photo ou la vidéo. N'importe quel outil dans un espace court et puissant que peut créer une surprise ou des questionnements chez le public* ». Dans leurs performances ils abordent la sexualité sous un angle subjectif, mobilisant le corps afin de « *dégénitaliser le sexe, ce qui permet d'avoir des relations sexuelles sans accorder d'importance ni sexe de la personne, ni de ses parties génitales, [...] de casser les limites de la chair, ajouter une extension au corps, le mélanger avec du plastique, des câbles, du métal...* »

De ce mélange naît leur concept de « cyborg » qui n'inclut pas seulement les ajouts d'objet ou de prothèse. « *L'idée de cyborg part du principe que tout humain est un cyborg en soi car il mélange des choses qui ne sont pas biologiques : l'assignation de genre, le lien entre sexualité et reproduction, etc. [...] La métaphore du cyborg sert aussi à repenser notre construction comme êtres vivants, à sortir de l'humanisme occidental et l'entonnoir humain.* »

Post-Op

<http://www.postop.es>

<http://www.postporno.blogspot.com.es>

<http://postop-postporno.tumblr.com>

<https://www.facebook.com/ARTIVISTASPost.Op>

<https://n-1.cc/g/pornortopedia>

Diana J. Torres

<http://pornoterrorismo.com/>

Quimera Rosa

<http://quimerarosa.tumblr.com/>

Maria Llopis

<http://www.mariallopis.com/>

« Pornoterrorisme »

<http://www.gatuzain.com/fr/livres-en-francais/98-pornoterrorisme.html>